

DAVID BELO

PAPILLON

DE



NUIT

**BIENVENUE À
OPATOMA !**

David Belo

Extrait de

Papillon de nuit

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, *Taurnada Éditions*

MacDugall

Je me nomme John MacDugall, et je suis né en 1767 dans les Hautes-Terres d'Écosse. À l'aube de mon dernier souffle, je me devais de transmettre mon savoir et mes mémoires. Ceux-ci sont mon héritage, pour le meilleur et surtout pour le pire...

Orphelin, j'ai subsisté durant quinze années dans les recoins et les égouts les plus sombres de Londres. À cette époque, où je me nourrissais de rats et détroussais les bourgeois, il était inconcevable pour moi d'imaginer qu'il s'agissait sans nul doute de la meilleure période de ma vie.

Pris la main dans le sac, mes roublardises me conduisirent sur un autre continent, les Amériques. Affectés à un groupe de gentilshommes, nous avions pour ordre d'établir une nouvelle colonie, une nouvelle ville, afin d'exploiter toutes les richesses de ce pays.

Mais sur notre périphe, le diable nous attendait, tapi dans l'ombre. Il prit la forme d'un orage destructeur, d'un fleuve déchaîné et d'un cygne noir gigantesque. Je survécus à la tempête, traversai les eaux glacées et vainquis la bête. Héroïque, je fus adulé par les autochtones de ce petit bout de terre situé à quelques kilomètres au

nord de Boston et baptisé OPATOMA.

Au milieu d'une immense forêt, ce lieu oublié des dieux était un monde à part.

À l'est, l'Atlantique s'écrasait avec fracas sur les côtes abruptes.

Au nord, une chaîne de montagnes enneigée, impitoyable et dévoreuse d'âmes empêchait tout passage.

À l'ouest, découlant du plus haut sommet, l'Unity, le fleuve aux mille morts coulait vers le sud et se jetait dans la mer.

Le tout coupait le domaine du reste du monde, tel un cercle de feu infranchissable.

Opatoma naquit dans le sang de mille colons. Seul survivant, je l'ai érigée, dirigée et guidée selon mes désirs tout au long de mon existence, avec pour ambition d'en faire le paradis sur terre. Mais les horreurs innommables et les œuvres démoniaques dont je fus le témoin m'ont porté à croire que je demeurais en réalité à la porte des enfers.

Ma plume tremble encore au souvenir de cette fin d'année 1799.

Depuis l'achèvement du pont, Opatoma prospérait. L'afflux d'immigrants semblait incessant. Dans ces conditions, difficile de rencontrer, répertorier et contrôler les nouveaux visages. Comment débusquer les loups dans la bergerie ? Cependant, je ne me cherchais pas d'excuses, j'étais coupable.

Coupable de ne pas avoir vu ce qu'il allait arri-

ver.

Coupable de ne pas avoir su réagir à temps.

Coupable de m'être laissé endoctriner.

Un grondement assombrissait les nuits des habitants. Une légende importée d'un ailleurs, du lointain. Une rumeur chuchotée d'une oreille à l'autre par ces étrangers.

La « Jouvénile » était son nom, et elle était effrayante, malsaine, dangereuse. Elle fut décrite comme étant la pire des maladies. De celles qui se voulaient contagieuses et incurables.

D'après mes informations, elle infectait les hommes avec virulence. La Jouvénile les transformait en véritables barbares, des monstres assoiffés de chair et de sang.

Maudits soient-ils !

Le cœur serré et la bile coincée au fond de la gorge, je ne peux, aujourd'hui encore, décrire le dégoût occasionné par les atrocités qui ont ravagé Opatoma pendant près d'une année.

Il m'eut fallu un courage inébranlable pour ouvrir les yeux, affronter et délier ce sac de nœuds. Car il en allait de ma responsabilité, la population avait foi en moi.

La Jouvénile devait être éradiquée... de toute urgence.

Je suis John MacDugall.

Je suis l'alpha et l'oméga.

Je suis la mémoire.

Je suis le Jugement dernier.

*Je suis inéluctable.
Je suis OPATOMA.*

Extrait du livre rouge.

Prologue

1991, non loin d'Opatoma

David connaissait la sentence.

Dans quelques jours, son cœur allait mourir...

Il aurait dû se confier à son entourage, l'annoncer à sa femme, préparer ses proches.

Mais à quoi bon ?

Il quitterait ce monde sans prévenir, sans adieu, laissant un souvenir fugace de son pitoyable passage sur terre.

Conseiller dans une grande enseigne en placements financiers, David était en proie à la dépression depuis des semaines. En apprenant la nouvelle fatidique, il avait démissionné le matin même. Il en avait ras le bol de ce boulot fastidieux, à côtoyer des collègues hypocrites, à supporter cette routine banale et redondante à souhait.

Il s'était laissé guider par cette petite voix dans sa tête. Celle qui lui murmurait :

« Suis tes désirs ! Quelle importance puisque tu vas mourir ! »

Comme Jiminy Cricket sur son épaule, elle l'avait aidé à dresser le bilan de son existence : il était un mec normal ; une épouse ; deux mioches ; un pavillon à crédit en banlieue de Boston ; deux

voitures, dont une seule payée intégralement. Bref, il était comme tout le monde, bien ancré dans une case, bien conforme dans une vie morne et sans saveur.

Un monsieur Tout-le-Monde... un monsieur parfait.

Pourtant, enfant, David rêvait d'aventure, de piraterie et d'exploration. Il désirait naviguer sur les océans, escalader les plus hautes montagnes, parcourir le ciel et les étoiles. Mais par-dessus tout, il s'imaginait endosser le rôle du méchant ; le capitaine Crochet ; un tyran respecté et craint tel le parrain d'une mafia, ou le grand boss d'un gang des quartiers.

À croire que le destin avait parfois beaucoup d'humour.

Malgré un visage très amaigri et blanc à faire peur, à cause de la dépression, David était un vrai gentil. Le genre de personne sur qui on pouvait compter, jamais un mot plus haut que l'autre, toujours prêt à rendre service, le gendre idéal en somme... jusqu'à aujourd'hui.

L'annonce de son obsolescence programmée avait éveillé cette noirceur dormant au fond de ses entrailles. Et la petite voix, « Jiminy », était entrée en scène.

Pour son jubilé, elle lui refusait l'hospitalisation, lui soufflait de s'affranchir des codes, de la bonne éducation et même de la loi. Ainsi, il renaîtrait tel le phénix, dans le sang et les flammes de l'enfer.

Son départ serait jouissif et explosif. Il marcherait sur le monde avant de tirer sa révérence. Il serait célèbre, inscrirait son nom dans les livres d'Histoire et passerait au journal télévisé après avoir semé la terreur et la mort sur son chemin.

Qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Puisqu'il allait crever.

Au diable, les derniers instants à chérir ses proches, préparer son *après* et mettre sa famille à l'abri du besoin.

Au diable, les voyages, les plaisirs et toutes ces choses qu'on aimerait faire une dernière fois avant de mourir.

Au diable, le *gentil* David.

L'avènement de son alter ego, le monstre cruel et impitoyable était en marche, et plus personne ne pourrait le stopper.

Alors, au volant de sa voiture, il roulait sans but précis, sans destination préétablie. Et la jeune femme aux abois sur le bord d'une route déserte serait une première victime idéale...

Elle s'appelait Tiffany Malcom, avait la trentaine et était photographe. Ses cheveux courts et noirs encerclaient un visage rond, un Perfecto rouge accentuait une silhouette fine et des seins généreux. Du haut de son petit mètre soixante, elle semblait croquer la vie à pleines dents, belle, souriante et extravertie, très extravertie.

Désespérée et dans la panade après une sortie de route à quelques mètres du fleuve aux mille morts, Tiffany voulut remercier son *gentil* sau-

veur en l'invitant à boire un dernier verre, chez elle.

Ce fut comme cela, que le loup entra dans la bergerie.

Situé dans une usine désaffectée, le loft de la jeune femme dominait les berges du port d'Opatoma. Le fronton se découpait en gigantesques verrières ornées de ferraille noire. Le rez-de-chaussée était un espace vide, entrecoupé de poteaux cylindriques en béton. Seul un monte-charge, fermé par deux grilles métalliques, permettait l'accès à l'appartement de l'étage.

Sale et transpirante après cette journée compliquée, Tiffany prit une douche. Pendant ce temps, David détaillait les photographies encadrées et accrochées aux murs de briques rouges : le Kili-mandjaro, les chutes du Niagara, la grande muraille de Chine et bien d'autres encore, la photographe avait roulé sa bosse. Elle avait parcouru le monde à la recherche du meilleur cliché.

Entre des lampes à l'effigie de projecteurs de cinéma, David s'installa sur un canapé en cuir Chesterfield. Il patientait, sentait son cœur battre de plus en plus vite et une excitation croissante.

Sur la table basse en bois brut, des Polaroids étalés tel un jeu de Mikado attirèrent son regard. Il les examina avec attention, cela s'appelait sans doute de l'art.

Des corps humains en gros plan.

Des corps meurtris d'ecchymoses et lacérations.

Des corps prisonniers de cordes et de liens en

velours.

Des corps nus s'enchevêtrant, des seins, des chattes et des sexes en érection.

David eut un sourire machiavélique : la destinée lui offrait un cadeau magistral. Il s'en donnerait à cœur joie, et en jubilait d'avance.

Tiffany sortit de la douche à peine vêtue. Sur une musique des Doors, elle l'aguicha avec sensualité, et David ne se fit pas prier. Envoyant valser toutes retenues, il l'enlaça de ses gestes bestiaux et la plaqua contre la verrière.

Fesses nues en contact avec la vitre glacée.

Peaux moites.

Respirations saccadées.

Excitations au paroxysme.

À la lueur du phare d'Opatoma, David accentuait ses coups de boutoir. Elle encaissait avec plaisir et désir. Plus elle haletait et plus il s'enivrait. Sa noirceur en lui grandissait, se nourrissait et s'épanouissait de cette jouissance débridée.

Son cœur s'emballa, prompt à rompre, prêt à rendre son dernier souffle.

Et David s'abandonna à ses démons. Ses grands yeux menthe à l'eau étaient cernés de noir, et ses sclérotiques injectées de sang. La maladie et la dépression marquaient son visage.

Ses mains enlacèrent le cou et la gorge délicate, ses doigts accrurent la pression. La photographe aimait cela. Elle en redemandait, de plus en plus excitée. Elle se délectait du grand frisson. La douleur et le plaisir aiguisaient ses sens. Puis, sans

comprendre, elle suffoqua, et lentement, très lentement... les yeux exorbités, la respiration coupée et l'orgasme au zénith, elle prit peur.

À l'instant où la vie semblait quitter son corps, le monstre jouit en elle. Mais dans un dernier souffle, une dernière étincelle, Tiffany attrapa, sur un meuble, son appareil photo. D'un geste rapide et puissant, elle lui frappa l'arrière du crâne, avant de perdre connaissance.

David se toucha la tête, observa ses doigts pourpres et recula avant de s'écrouler. En fermant les yeux, plus tôt que prévu, puisque déjà condamné, il rêva une dernière fois au néant et à une vie de tyran.

Il reposait dans une mare de sang, allongé aux côtés de la photographie. Mais avant de partir à tout jamais, il lui avait offert un présent, un héritage : un peu de lui, une petite graine qui grandirait bientôt dans son ventre.

Malgré tout, une question subsisterait.

Lequel des deux David avait semé sa descendance, le gentil ou le démon ?

Recette de la névrose psychotique :

1/4 de traumatisme insurmontable.

1/4 de drogue et d'alcool.

1/4 de solitude et d'abandon.

1/4 de colère et de rage.

Une goutte de tristesse.

Une pincée d'événements historiques.

Un soupçon de romance.

*Mélanger le tout dans un shaker et déguster sans
modération.*

Bienvenue à Opatoma. Bienvenue en enfer.

Neuf ans plus tard, 1^{er} mai 2000

« Maman ! »

La petite voix chevrotait et résonnait dans son esprit comme un écho au sommet des montagnes.

« Maman, aide-moi. »

Et s'éteignit dans un souffle...

La fête commémorative en l'honneur du père fondateur battait son plein. Des centaines de couleurs teintaient les rues parcourues par les citoyens. Habillés en costume d'époque, ils défilaient et scandaient le nom du héros, John Mac-Dugall. Remisés dans les garages, les véhicules étaient remplacés par des charrettes tirées par des chevaux. On s'éclairait à la bougie et cuisinait au feu de bois. Avec un soin particulier, toute présence de modernité était prohibée, effacée comme du crayon à papier gommé par un écolier.

Le temps d'une soirée. Un retour au passé. Un arrêt sur image.

À une exception près, l'appareil photo argentine de Tiffany Malcom, photographe officielle du festival.

Dans sa longue robe à jupons, elle immortalisait un sourire, une grimace ou une émotion. Le flash se reflétait sur ses cheveux tressés en couronne,

pour un infime instant. Avec bonheur, elle arpentait la ville à la recherche d'un bon cliché, d'une inspiration. Le seul bémol étant les douleurs et ampoules causées par les sabots de cuir.

Tiff les détestait.

Elle regrettait sa paire de tennis achetée à moitié prix dans un magasin de sport, celle avec les trois bandes blanches. Elles étaient bien plus confortables pour sillonner les rues pavées d'Opatoma, absorber les chocs de son poids alourdi par son matériel, et plus appropriées aux positions incongrues adoptées pour photographeur.

Dans ces conditions, le travail était difficile et épuisant.

Heureusement, elle pouvait compter sur l'enthousiasme inébranlable de deux apprenties de choc : sa fille, « Lily Jolie », et « Doudouillon », le doudou, un papillon de nuit rouge et noir, une Zygène d'une trentaine de centimètres. La peluche parfaite à placer dans un berceau.

Lorsqu'elle avait 2 ans et demi, incapable de prononcer « papillon » correctement, Lily l'avait fusionné avec doudou, donnant le Doudouillon. Un petit surnom mignon et enfantin.

« Maman ! J'ai froid et il me fait peur. Viens me chercher, s'il te plaît maman. »

Au fond d'une pièce circulaire et sombre, la petite silhouette enlaçait le Doudouillon. Le visage tuméfié, des larmes s'écoulaient entre ses doigts tremblants.

« Maman !

– Lily Jolie, ma jolie Lily. Je vais te retrouver, je te le promets. »

En robe mauve, diadème sur la tête, la petite fille, âgée de 7 ans à peine, tournoyait comme une princesse au pays enchanté. Deux mèches de cheveux marron glacé retombaient sur son visage rosé. Ses grands yeux clairs contemplaient le monde avec innocence. Émerveillée, elle clamait haut et fort son amour pour cette fête, pour le père fondateur MacDugall et pour sa ville natale, Opatoma.

Malgré tout, entre deux danses joyeuses avec le doudou, Lily prenait son rôle d'assistante au sérieux. Elle invitait les passants en costume à poser devant l'objectif, grimaçait pour faire rire les jeunes enfants et faisait une révérence pour remercier les parents.

Tiffany la contemplait avec tendresse.

Lily était son miracle, le soleil de sa vie.

Une véritable boule d'amour, un bonbon sucré à croquer.

Jour et nuit, elle désirait la serrer dans ses bras, papouiller son dos et... la protéger comme l'une des sept merveilles du monde.

Et dire qu'un temps elle avait envisagé l'avortement. Se débarrasser de ce fœtus conçu lors de cette nuit d'horreur avec cet étranger rencontré par hasard. Au final, l'odeur de la mort s'était invitée dans son foyer. Elle l'avait incité dans l'escalade de la violence, car elle adorait cela.

Elle raffolait de l'étranglement et des coups cinglant la chair. Il fallait être deux pour jouer à ce jeu dangereux. Malheureusement, tout était parti en vrille.

Pouvait-on aimer l'enfant d'un homme à qui on avait pris la vie ? Même s'il était déjà condamné par la maladie, pourrait-elle vivre avec cette culpabilité ? Huit ans plus tard, la réponse était « oui », car à présent, Tiff était raide dingue de sa fille.

Le père de Lily mort depuis longtemps, Tiff avait choyé et cajolé sa fille de tout son être. Elles se débrouillaient bien toutes les deux, se suffisaient à elles-mêmes. Elles formaient une bonne équipe, la meilleure qui soit.

Bordel ! Qu'est-ce qu'elle l'aimait cette petite bouille d'ange...

« Maman, j'ai mal. Il me fait des choses horribles. Maman, j'ai besoin de toi ! Maman... »

Ses mains étaient liées et ses vêtements déchirés à l'entrejambe. Du sang séché sur les cuisses. Une odeur nauséabonde d'urine.

« Maman !... je l'entends, il approche. »

Par cette nuit emplie d'étoiles, Lily traversait la foule en allant d'un stand à l'autre. Sur les étales, des légumes, des paniers en osier, des peaux de bêtes et des armes antiques recréaient l'ambiance des marchés d'époque.

Entre deux prises, appareil photo à la main, Tiffany gardait un œil sur sa fille.

« Chérie ! Ne t'éloigne pas ! Reste dans mon

champ de vision, OK ?

– Oui, m'man ! »

Sublimée par la lumière des lampions, Lily tenait Doudouillon contre son visage avec un sourire d'où manquaient deux dents sur le devant.

À l'instinct du photographe, Tiffany saisit l'instant.

Le portrait s'annonçait merveilleux.

En relevant la tête de l'œilleton, Tiff se figea, comme glacée sur du papier, et l'horreur se peignit sur son visage. Ses traits se déformèrent par une boule d'angoisse coincée dans sa gorge.

En arrière-plan, une silhouette fantomatique flottait dans la foule. Surgi d'un ailleurs, ce visage masqué arborait un tricorne¹ et se dissimulait derrière un bouquet de ballons multicolores.

Comme des couteaux lancés dans sa chair, Tiffany ressentit une terrible douleur. Un tourbillon d'émotions se mélangeait dans son esprit.

Les images se succédèrent à la vitesse d'un ouragan.

Drogue ; mains tremblantes ; tricorne ; sueur dans le bas du dos ; aiguille dans le bras ; sensation de chaleur dans les veines ; yeux révulsés. Lily Jolie...

La photographe se ressaisit et chercha sa fille des yeux. Elle devait la protéger coûte que coûte de la menace qui planait sur elle.

Mais Lily avait disparu.

1. Chapeau à bord replié en trois cornes.

« Lily ? Lily, où es-tu ? »

À droite, à gauche, Tiffany hurlait, bousculait, percutait la foule avec une urgence grandissante dans la voix...

« Lily Jolie ?! »

Un souffle, un cri infime, une supplique.

« Maman ! Aide-moi !

– Lily ? » s'époumona Tiffany.

La peur, la rage et la panique, cocktail explosif, envahissaient tout son être.

« Lilyiiii ?! »

Et en une seconde, comme un instantané photographique, Tiff la vit.

Ses traits fins et doux cabossés par l'effroi ; ses grands yeux vert clair inondés de larmes ; ses cheveux ébouriffés par la peur et l'horreur ; l'indéfectible doudou contre son cœur.

Dans sa robe aux manches bouffantes, sa petite main prisonnière d'une poigne brute et rude. Emportée par une ombre en noir, Lily murmura du bout des lèvres :

« Maman... »

Elle dévisageait sa mère avec une telle détresse, une telle terreur, que Tiffany crut bien mourir cent fois. Incapable de bouger, incapable de crier. Comme si des liens d'épines la crucifiaient dans l'abîme. Son cœur frappa fort contre son sein ; une fois, deux fois... trois fois. Comprimé dans sa cage thoracique, il se brisa en mille morceaux. Les gens dans la foule se changèrent en papillons de nuit et s'envolèrent dans une chorégraphie

oubliée des dieux.

Opatoma et ses démons se refermaient sur Lily et l'engloutissaient dans les enfers.

« Maman, ne sais-tu pas ce qu'il me fait ? Ne sais-tu pas quel monstre il est ? »

Tiffany imaginait les pires atrocités, les pires tourments.

Elle vit l'innocence de Lily consumée par l'ombre. Elle vit sa vertu arrachée et dépecée sur l'hôtel glauque de l'obscénité.

« Maman, j'en peux plus... Je voudrais être morte. »

Son corps meurtri, bleu d'ecchymoses, battu à mort. Tiff sentit la vie de Lily s'éteindre tout doucement et s'envoler comme un papillon de nuit aux ailes brûlées.

« Maman ! Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi m'as-tu laissée entre ses mains ? Pourquoi m'as-tu oubliée ?

– Lily... ma Lily Jolie, pardonne-moi... »

En hurlant, Tiffany s'éveilla seule dans son lit, en nage, la gorge sèche et le front moite...

« Un fixe. J'ai besoin d'un fixe, maintenant... »

Dans la rue des Oubliés, sombre et étroite, la photographe titubait de la lueur d'un réverbère à l'autre. La pluie fine ruisselait sur son visage et le mascara de ses yeux coulait jusqu'au menton, tel une mauvaise parodie du *Joker*. Sans soutien-gorge, son tee-shirt clair collait sur ses seins ronds et ses tétons durcis par le froid. Ses genoux flageolaient sous sa jupe courte, et ses talons démesurés ripaient sur les pavés polis et humides. Elle s'était habillée à la hâte, avait saisi ce qui lui tombait sous la main.

Je ressemble à une pute au rabais, ironisa-t-elle en son for intérieur.

La lune jouait à cache-cache derrière les hautes maisons de ville en briques rouges et serrées comme des pieds de maïs. Celles-ci étaient abandonnées ou squattées et scellées par des planches taguées, obstruant les fenêtres aux vitres brisées.

Sous peine de vertige, Tiffany ne pouvait lever les yeux vers le ciel lugubre. Sa vision était floue et ses dents claquaient. Malgré ses tremblements, elle transpirait à grosses gouttes et sentait ses entrailles nouées. La culotte trempée d'urine, elle s'était pissée dessus comme un enfant ou une toxicomane incapable de retenir les muscles de sa chatte.

Le manque ! C'est le manque.

Il lui fallait une dose... et vite. Pour faire taire cette voix, la voix de Lily. Lily Jolie.

Zigzaguant de droite à gauche, son talon se planta dans les joints des pavés. Sa cheville se tordit et Tiffany chuta avec violence. Elle étouffa un cri de douleur, comme à bout de souffle, en manque d'air. Ses ongles, cassés et vernis, agrippèrent les blocs de pierre froids avec un son strident.

Tiff rampa sur le sol.

Elle se hissa sur les fesses et appuya son dos contre une benne à ordures. Dans son sac à main, elle saisit une cigarette et un briquet Zippo. Elle les porta tous deux à ses lèvres, les mains tremblotantes. Mais comme à l'accoutumée, ce fut vain, la nicotine n'atténuait pas sa souffrance.

À bout de nerfs, elle renversa le contenu de son sac sur la chaussée. Entre papiers d'identité et maquillage, Tiffany empoigna un cutter ; celui prévu pour les urgences.

Elle ouvrit largement les cuisses, prit une grande inspiration et taillada dans la chair moite...

À l'intérieur de la jambe droite, le sang coulait et s'ouvrait un chemin tortueux sur d'anciennes cicatrices. Elle leva la tête vers le ciel, ferma les yeux et s'abandonna à ce mélange étrange de délectation et de douleur... L'abus de drogues et l'automutilation était son meilleur palliatif, la seule façon de tenir le coup depuis le jour où cette

ville avait englouti sa Lily, un an plus tôt.

Un bruit de pas lointain et régulier sonnait le pavé comme un métronome. Il se rapprochait vite.

« Putain de toxico !

– T'es en retard », reprocha Tiff d'une voix morne.

La silhouette vaporeuse de l'homme, grand et maigrichon, plaqua ses cheveux huilés des deux mains. Il s'accroupit devant elle, un cure-dent dans la bouche et lorgna le décolleté avec perversité. Son regard descendit et détailla les scarifications sanglantes.

« Bordel, vous êtes tous les mêmes, ça tourne vraiment pas rond chez vous.

– Va te faire foutre, je t'ai pas appelé pour tes leçons de morale. »

Elle le défiait. Les yeux trop rapprochés et le sourire malsain de l'homme lui donnait envie de vomir.

Tiff regrettait la situation, mais elle n'avait pas eu le choix. Son dealer habituel s'était fait serrer par les flics de Boston. *La tuile !* Elle s'était donc résignée à le contacter, lui, la plus grosse crevure d'Opatoma, le mécanicien sans cœur et sans états d'âme de Chez Joe, l'unique garage de la ville. Il se déplaçait toujours à pied. Il se disait incapable de conduire, de prendre un volant, depuis qu'il avait fait la connaissance d'une certaine voiture, soi-disant diabolique. Un comble pour un mécano.

De ses mains noircies par le cambouis, il extirpa un petit sachet transparent de sa salopette bleue. Celui-ci contenait une dizaine de cachetons rouges qu'il agita sous son nez. Des pastilles à faire fondre sous la langue.

« C'est quoi cette merde ? s'excéda-t-elle.

– Cette merde, jolie cœur... » Il appelait toutes les filles comme cela, c'était affligeant, malsain, voire carrément pervers. « ... c'est une toute nouvelle formule qui t'enverra sur Jupiter pour plusieurs heures. Tu vas découvrir un nouveau monde. »

Prise au dépourvu, Tiffany brandit son cutter, menaçante.

« Nan ! J'avais précisé de l'héro... et, t'as intérêt à en avoir !

– Héroïne, cocaïne, oublie joli cœur ! »

Il s'amusait, enhardi par la lame souillée de sang.

« Fais-moi confiance, une fois que tu auras goûté cette pilule, tu ne voudras plus jamais autre chose. »

Le mécanicien ramassa une liasse de billets mouillés issu du sac à main, se releva et lui jeta son sachet à la figure. Il fit quelques pas et sans se retourner, adressa son ultime avertissement :

« Et vas-y mollo, jolie cœur ! Faudrait pas que ton voyage soit le dernier. Opatoma te réclame depuis longtemps. »

De colère, la photographe observa le sachet et le lança de toutes ses forces. Celui-ci s'ouvrit et les

pastilles se répandirent sur les pavés.

« Espèce d'ordure ! Ramène ton cul et donne-moi ce que je t'ai demandé ! » s'égosilla-t-elle, désespérée.

Mais monsieur « joli cœur » avait disparu dans les veines nécrosées d'Opatoma.

À près de 23 h 30, Tiff hurlait sa haine dans la rue déserte. Elle s'agitait, frappait du poing la benne à ordures et serrait les dents en approchant, une nouvelle fois, le cutter sous sa cuisse. Lorsque la lame transperça la peau encore plus profondément, le sang chaud ruissela sur ses doigts. Elle s'abandonna un instant, mais ses yeux fixaient un des comprimés rendu brillant par la lueur du lampadaire.

Une nouvelle drogue ne la séduisait pas, pas du tout même. Combien de junkies avaient passé l'arme à gauche ou risqué l'overdose pour s'y être essayé ?

Mais, le manque et la tentation étaient trop forts.

Sans tergiverser davantage, elle se mordit les lèvres et se rua sur la pastille comme un animal affamé. La main ensanglantée, Tiffany en coupa un quart à l'aide de son cutter, histoire de limiter les risques. Elle n'était pas folle à ce point. Elle le fourra sous sa langue et sentit le goût métallique de l'hémoglobine se mélanger aux molécules psychotropes inconnues.

En quelques minutes, la substance se propagea dans tout son corps comme de petites étincelles

électriques parcourant son système nerveux.

Tiffany bascula sa tête en arrière. Les yeux écarquillés vers un ciel orageux, ses pupilles se dilatèrent à outrance et ses sclérotiques passèrent du blanc au rouge, lui donnant l'apparence d'un démon.

Sa vision s'assombrit et des flashes multicolores se succédèrent.

Prise de convulsions, elle s'écroula sur le sol. Inerte, son esprit naviguait dans les méandres perdus d'Opatoma.

Tiffany eut la sensation d'entrer dans une boîte qui entra dans une autre et ainsi de suite, à la manière des poupées gigognes, jusqu'à l'infiniment petit pour exploser en mille confettis, volant comme des papillons de nuit rouge et noir.

Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait bien, dans son corps comme dans son esprit. C'était comme si elle était allongée sur un immense nuage rose, enivrée d'odeur de barbe à papa douce et sucrée. Ses mains ne tremblaient plus, et son cœur battait normalement ; un sentiment de béatitude exceptionnel.

Bordel ! Je suis déjà complètement stone !

Cette drogue était miraculeuse, aussi bien dans son instantanéité que dans ses effets hallucinogènes.

Malgré sa cheville gonflée, elle se redressa sur ses deux jambes et marcha comme suspendue dans les airs ; une marionnette reliée par des fils invisibles. Elle leva la main vers les insectes nocturnes. Ils dansaient comme au premier jour de la création. De la poudre fluorescente s'échappait de leurs ailes et donnait l'illusion d'un feu d'artifice.

Les yeux clos, un grand sourire aux lèvres et légère comme une plume, Tiffany tournoyait avec grâce au milieu des papillons, telle une danseuse

étoile en harmonie avec la nature.

« Oh ! Regarde, ma Lily, les jolis Dou-douillons ! »

Comme si sa fille pouvait les voir...

Un bruit.

La photographie stoppa ses mouvements, plissa les yeux et tendit l'oreille. Elle n'était pas seule. Au bout de la ruelle, se resserrant comme l'embouchure d'un tunnel, des pleurs d'enfant résonnaient...

Dans ce noir d'encre insondable, Tiff avança avec lenteur, un pas après l'autre sous la houppes des papillons.

Une ombre se dessinait.

Lily Jolie ? Souffle coupé et tachycardie.

Cheveux longs sur les épaules et visage d'ange, il s'agissait d'une petite fille à n'en point douter...

Comme un appareil photo faisant la mise au point, la silhouette devint de plus en plus nette.

Blonde, des taches de rousseur parsemaient son visage clair. Ses pieds nus étaient couverts de boue et sa chemise de nuit, trempée par la pluie fine.

Elle frottait ses yeux en chouinant.

Tiff sentit un déchirement dans son cœur et une subite envie de couper sa chair. Elle l'avait espérée, l'avait priée, mais, malgré la taille et l'âge commun, l'enfant n'était pas sa Lily. Son instinct maternel prit le dessus et elle voulut courir, la serrer dans ses bras et consoler cette petite bouille à

la peau blanche. Exactement comme elle l'aurait fait avec Lily, lorsque celle-ci se réveillait en pleine nuit après un cauchemar, en criant « Maman ».

Lily Jolie !

Un an déjà, depuis qu'Opatoma lui avait arraché le fruit de ses entrailles.

Un an d'enfer, de culpabilité et d'incompréhension.

Un an sans Noël, sans anniversaire à fêter.

Un an sans câlin, sans bisou, sans « je t'aime ».

Un an de naufrage, à sombrer de plus en plus dans la drogue pour noyer son chagrin, à combler ce manque par un autre.

Un an de mémoire altérée, perdue entre illusion et réalité.

Un an de survie, à peine consciente des nuits qui se succédaient, des gens qui l'entouraient et des événements qui s'enchaînaient.

Un an à résister à l'envie de se tailler les veines. Mais un an à trancher sa peau, meurtrir sa chair et se laisser emporter par la souffrance.

Émue aux larmes, la photographe esquissa un geste doux et apaisant.

« Coucou ! Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure-ci ? T'es perdue ? »

Sans crier gare, une main à six doigts et aux ongles crochus se posa sur l'épaule de la petite fille. Sorties de l'obscurité, apparurent à sa suite, une canne au pommeau d'argent et la silhouette d'un chapeau tricorne. Un demi-masque, surpiqué

de coutures, telles des cicatrices infâmes, recouvrait une partie de son visage.

Tiff recula d'instinct et se figea face au monstre de ses cauchemars !

Tout de noir vêtu, seul son sourire, aux dents acérées comme des lames de rasoir s'illuminait sous le réverbère. De la bave s'écoulait de ses lèvres tordues, impossible de distinguer ses yeux, impossible d'en déduire ses intentions.

Dans l'instant, l'enfant cessa ses pleurs et devint catatonique, le regard morne, comme hypnotisé par ce joueur de flûte d'un autre temps.

L'homme frappa trois fois le pavé de sa canne et recula, guidant la fillette dans la nuit et ils disparurent comme ils étaient apparus dans les noirceurs d'Opatoma.

Déconfite, Tiffany hurla :

« Attendez ! »

Mais sa voix se perdit dans un écho, la ruelle était déserte. Seuls les papillons de nuits brassaient l'air. Ils se déplaçaient de façon étrange. L'un d'eux se tenait bien droit, battant des ailes à hauteur du visage de la photographe. Il l'invitait à le suivre.

Tiff déglutit et acquiesça avec détermination.

« Je te suis... »

Coupée du monde par son fleuve aux mille morts, Opatoma se distinguait des autres villes par sa forme circulaire. Comme on comptait les années passées sur un tronc d'arbre tranché, on observait sa prospérité par ses sept cercles d'évolution architecturale, de la première demeure antique à la plus éloignée, moderne et connectée.

Se laissant guider, Tiffany suivait les papillons de nuit virevoltant d'un pas d'immeuble à l'autre. La poudre fluorescente s'échappait de leurs ailes et scintillait comme une pluie d'étoiles. Ils traversèrent la rue dans sa longueur et atteignirent l'océan.

Tiff se planta au milieu de la chaussée. Face à elle, au bout de la jetée, le phare d'Opatoma l'étouffait de toute sa hauteur. Il la sondait comme on évaluait un adversaire avant une bataille. D'un cycle infini, son « flambeau » l'aveuglait par intermittence. La lueur blanche transperçait l'épais brouillard et tournoyait à l'horizon, guidant les bateaux perdus en mer.

Cent mètres de pavés séparaient la photographe du rocher où, telle une presque île, le bâtiment cylindrique en béton blanc prenait fondation. De part et d'autre du chemin étroit, les vagues s'écrasaient avec virulence et projetaient des gerbes

d'eau comme le tourniquet d'un système d'arrosage automatique.

Les papillons zigzaguaient et passaient entre les gouttes. Ils arpentaient l'équivalent d'un terrain d'entraînement militaire. Sauf qu'ici, leur vie était en jeu. Si l'eau de mer recouvrait leurs ailes poudrées, c'était la mort assurée. Et comme dans une embuscade sous une pluie de bombes, les insectes subirent de nombreuses pertes avant, finalement, d'atteindre la porte du phare.

Toujours en compagnie du papillon ange gardien, Tiff se mordit les lèvres et enlaça ses bras pour se protéger du vent. Ses cheveux volaient à angle droit. Elle plissait ses yeux et ses joues, fouettées par les rafales. À chacun de ses pas, les vagues déferlantes voulaient la happer, l'emprisonner et la piéger dans leurs abîmes. C'était comme une ola dangereuse et menaçante, mais Tiffany tint bon et traversa l'isthme pavé d'une traite. La brume épaisse se refermait derrière elle. Toute fuite lui était interdite.

Les insectes de nuit se mirent sous un lampadaire clignotant. Le filament de son ampoule à bout de souffle s'apprêtait à rendre l'âme. Il surplombait une haute porte en métal, dont la poignée en laiton représentait un papillon de mort.

Tiffany sentit son sang se glacer.

« Je dois entrer, c'est ça ? » marmonna-t-elle, s'adressant bien plus à elle-même qu'à son ange gardien.

Elle prit une grande inspiration, ouvrit, et les

papillons s'y engouffrèrent.

Étrangement, l'escalier déclinait sous terre dans un noir infini. C'était irréel.

Dans un phare, on monte forcément vers le sommet !

Mais les insectes, sous leur faible luminescence, désignaient cette voie. Alors, une marche en pierre après l'autre, Tiffany descendit. De manière compulsive, elle ne put s'empêcher de compter ses pas. C'était sa façon d'ancrer la réalité dans ce rêve étrange.

Trente-six marches, l'air glacé et humide frigorifiait sa chair et ses os.

Quatre-vingt-huit marches. Sans réfléchir davantage, sans en comprendre la raison, elle persistait en direction des enfers. Tel l'intérieur d'une grotte, l'eau ruisselait sur les murs de roche, les araignées fuyaient la lumière des papillons et l'écho de ses pas se propageait entre les parois étroites.

Cent douze marches. L'escalier déboucha sur une grande pièce hexagonale ouvrant sur six possibilités.

Hallucinant !

Unanimes, les zygènes se rejoignirent et s'engagèrent dans l'une des six ouvertures. Pour ne pas disparaître dans l'obscurité, Tiff, presque au pas de course, se jeta à leur suite.

Une autre voie, un autre escalier, le même nombre de marches ascendantes et la photographe découvrit une nouvelle porte, en bois cette fois-ci.

Elle la franchit sans aucune hésitation et les papillons rouge et noir s'évaporèrent vers les cieux, comme les étincelles d'un feu ardent ou comme si, éphémères, ils avaient cessé d'exister une fois leur mission achevée.

Seul son nouvel ami restait à ses côtés. Tiffany n'y comprenait plus rien. Elle avait la sensation d'être de retour à son point de départ. Pourtant, le chemin avait été différent, mais elle était bien revenue au même endroit, à la sortie du même phare et avec le même océan fracassant les rochers.

Sauf qu'une alerte danger retentissait dans son esprit. Quelque chose clochait. Incapable de mettre le doigt dessus, elle continua, retraversa l'isthme avec prudence et atteignit la rue des Oubliés...

Si les bâtiments étaient identiques, ils semblaient plus récents, quasi neufs. Les tags et les fenêtres brisées avaient disparu, les briques rouges étincelaient sur du ciment à la chaux gris-blanc. L'éclairage public avait été remplacé par des lanternes antiques à bougie et le sol anciennement pavé avait laissé place à de la terre boueuse.

D'une démarche incertaine, Tiff esquissa quelques pas, hypnotisée par le changement des habitations.

Soudain, un cheval au galop surgit des ténèbres, tirant une calèche ; un homme à longue barbe agitait les rênes avec frénésie, insufflant toujours plus de vitesse à l'étalon. Ils l'effleurèrent, à un

cheveu de la percuter. Effrayée, elle recula, se rabattant sur une porte en bois dont la poignée était verrouillée. Tiffany frappa de toutes ses forces.

Comme si dans cette rue inhabitée, quelqu'un aurait accouru pour lui ouvrir !

Déroutée, elle se retourna et se laissa glisser le long de la porte sur son séant. Les larmes lui montèrent aux yeux autant que l'envie de se faire mal, de se trancher, de sentir la lame froide entrer en contact avec son sang chaud et visqueux. Il lui fallait son cutter, mais...

« Qu'est-ce que c'est que ce merdier ! » s'égosilla-t-elle.

À la place de son tee-shirt et de sa minijupe, Tiff portait une longue robe à carreaux verts avec plusieurs jupons, bustier et châle en laine grise. Des sabots remplaçaient ses chaussures à talon et sa montre avait disparu : elle ressemblait à une paysanne.

Elle se leva d'un bond, toucha ses vêtements avec hystérie, totalement perdue et sidérée. Elle se masqua les yeux et tenta de réfléchir. Comment et pourquoi portait-elle son costume pour le festival. Celui loué à Alexia Montgomerie, la gérante de « La caverne aux mille trésors ».

« Bon sang, Tiff, reprends-toi ! C'est seulement un *bad trip* à cause de cette merde de psychotrope. Compte jusqu'à trois et tu vas te réveiller chez toi, bien au chaud dans ton lit. Un... deux... troua...

– Toi, ta place pas ici ! » l’interrompit une voix juvénile.

En baissant son regard, Tiffany hoqueta. Un jeune garçon la dévisageait de son œil frétilant de droite à gauche comme une balle de ping-pong. Il était rondelet avec un béret retombant sur le côté. Sous son bras, une pile de journaux reposait contre sa blouse grise. Sa culotte courte bleue et souillée, semblait bien trop serrée, le bouton de la braguette prêt à s’échapper comme propulsé par une catapulte.

D’un geste rapide et instinctif, Tiff l’attrapa par le col et le secoua sans ménagement.

« T’es qui toi ? Et on est où, là ?! »

Le jeune garçon se débattit avec rage, se libéra et hurla en se carapatant :

« Partir ! Toi dois partir... »

Et sa voix s’éteignit dans la nuit.

Dans sa fuite, un exemplaire du journal lui avait échappé. Tiffany le ramassa et essuya le plus gros de la boue avec ses manches en dentelle. Elle reconnut la typographie et le nom du quotidien de la ville, *Good Morning Opatoma*. Un torchon plus à même de répandre des rumeurs sur le voisinage plutôt qu’à bien informer les gens avec des articles intéressants.

Tiff tiqua, il était daté du 1^{er} mai 1800 et semblait fraîchement imprimé. Puis soudain, elle assembla les pièces du puzzle : la calèche, son costume et le journal.

« J’ai compris, on est le 10 mai, au soir de la

commémoration du père fondateur ! »

Elle blêmit, car si c'était bien le cas, cela voulait dire que la drogue lui avait volé plusieurs jours de sa vie. Ce n'était pas la première fois : depuis qu'elle se shootait, sa mémoire comportait plus de trous qu'une meule de gruyère.

En dessous de la date, les gros titres annonçaient l'exécution d'un homme, ce soir à minuit sur la grande place des Cerisiers, face à la mairie. Le condamné à mort était coupable d'avoir contracté la Jouivénile. Un dessin au fusain représentait son portrait, la corde déjà autour du cou.

Probablement une reconstitution jouée par des comédiens sur la grande estrade.

Tiff roula des yeux : cette année, les organisateurs avaient vu les choses en grand.

Le châle en turban masquait une partie de son visage. Discrète, Tiffany se faufilait de droite à gauche dans la foule et rejoignit l'échafaud. Le papillon protecteur ne l'avait pas quittée. Il se reposait sur son épaule comme le perroquet d'un pirate, mais en beaucoup moins bavard.

Sur la plateforme haute, le prisonnier, agenouillé, regardait en tout sens, les yeux révoltés d'effroi. Les mains ligotées dans le dos, sa corde pendait déjà à la potence, ravie et prometteuse. Deux hommes l'entouraient, immobiles et croisant des fers de lance.

Un brouhaha gonfla dans l'assemblée, des cris de rage et des rires d'hystérie marquaient l'impa-

tience du début des festivités. La nature des gens de cette ville était affligeante. Ils s'apprêtaient à jouir d'un spectacle lugubre et souriaient tels des enfants devant une glace au chocolat. Tiff en avait la gerbe, mais elle ravala son dégoût et observa les alentours.

À ses côtés, seul un homme était réfractaire. Il ne se délectait pas de la scène comme les autres. La quarantaine bien tassée, habillé comme un forgeron, grand aux épaules de rugbyman, cheveux longs grisonnant aux tempes, et barbe longue. Il la dévisageait, des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

Tiffany engagea la discussion sur le ton de l'humour.

« Le pauvre ! Qu'a-t-il fait pour mériter cela ?

– Vous, vous n'êtes pas d'ici, m'dame. So-disant, il a chopé la Jouivénile. »

Et comme s'il avait lu dans ses pensées, il développa en grimaçant :

« Cette épidémie infecte de bons pères de famille et leur fait faire de satanées saloperies. Vous devriez pas regarder, m'dame, ils vont lui faire des choses pas jolies jolies. »

Tiffany se tourna vers l'échafaud.

« Condamné pour être malade ! Les gens réitèrent le massacre des sorcières de Salem ou quoi ! », frémit-elle à voix basse.

La corde enlaça le cou du condamné, relevé par les gardes. Il hurlait son innocence, implorait, demandait grâce et sanglotait comme une veuve

devant le cercueil de son époux. Son pantalon sur les chevilles, le poignard du bourreau dansait autour de son sexe rabougri.

Œil pour œil, dent pour dent.

La foule était en liesse, déchaînée à outrance. De vieilles femmes réclamaient ses attributs et stipulaient vouloir les cuisiner aux petits oignons.

Dans quelques instants, l'homme allait subir les pires tortures avant de mourir d'une longue agonie.

Tiff sourit, donna un coup de coude au géant et ajouta :

« On s'y croirait. Y a pas à dire, ils sont doués ! Par contre, exhiber son sexe... ils auraient pu éviter. »

La lame trancha le service trois pièces et le sang gicla sur tout le premier rang.

Entre les cris ardents, les rires gras, les sourires édentés et les visages souillés de crasse, Tiffany vit sa réalité vaciller.

Ils ne jouaient pas la comédie !

Elle s'écroula, happant l'oxygène comme un poisson hors de l'eau.

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

